UN-WEEK-END À-L'EST

LE FESTIVAL DES CULTURES EST-OUEST

ARTS VISUELS
LITTÉRATURE
ARCHITECTURE
CONCERT
BANDE DESSINÉE
DANSE
CINÉMA
DÉBATS
THÉÂTRE

BELGRADE

DU
27 NOV.
AU
2 DÉC.
2019

À PARIS

BELGRADE MONDE

**Elle préside cette année l'édition du festival consacrée à Belgrade.
Mila Turajlić, réalisatrice multi primée de *Cinema Komunisto* et de *L'Envers d'une histoire*,
concilie dans la réalisation de films documentaires ses passions pour le cinéma, l'histoire et la politique.**

1

Sous les fenêtres de l'appartement belgradois l'Histoire se joue. Mila Turajlić a dix ans lorsque la Yougoslavie disparaît avec la guerre civile. Sa mère, Srbijanka Turajlić est l'une des principales voix de l'opposition à Milošević et de la révolution démocratique. À la rumeur des manifestations qui s'élève de la rue vient se mêler le bruit des conversations provenant de leur salon, où se confrontent les positions politiques. Si Mila Turajlić est tombée dedans quand elle était petite, elle ne marchera cependant pas tout à fait sur les traces de sa mère : malgré des études en sciences politiques, elle préférera se consacrer au cinéma, voyant dans l'activité artistique « une arme plus subversive et efficace » que l'engagement politique, source de désillusion.

Mila Turajlić, vous avez accepté de présider cette édition consacrée à Belgrade. Quelle place occupe Belgrade dans l'espace culturel yougoslave ?

Belgrade, la capitale de la Serbie, a toujours été un carrefour politique et culturel important. Pendant des siècles, elle fut à la frontière entre deux empires et deux civilisations. Ses rythmes et ses pulsions créatrices en restent toujours fortement influencés. Malgré tout, l'héritage est fermement ancré dans la résistance culturelle et politique qui a assuré la survie de la culture serbe pendant cette période et dans la lutte obstinée pour préserver cette identité.
Pendant une grande partie du 20e siècle, Belgrade fut la capitale de l'ambitieux projet d'une Yougoslavie, son infrastructure culturelle étant celle d'un pays dont le rôle s'était développé pour atteindre une importance mondiale.
Avec une scène éditoriale active, un monde artistique bouillonnant, un milieu théâtral dynamique et une forte industrie cinématographique, les artistes yougoslaves avaient pris leur place dans les courants artistiques européens. Les échanges intellectuels et artistiques avec la France étaient particulièrement riches dans les années 1930 et encore en 1960 avec une génération d'écrivains, de peintres, d'architectes et de cinéastes qui créaient des ponts. En tant que ville d'accueil du sommet fondateur du Mouvement des non-alignés, Belgrade s'est également retrouvée au cœur des échanges avec des pays émergeants d'Afrique et d'Asie, célébrant un esprit commun de résistance. Cette résilience de Belgrade allait lui servir au moment de la dissolution de la Yougoslavie, dans les années 1990, l'isolement politique et économique du pays faisant de la culture le seul domaine vital de réflexion intérieure et d'expression extérieure. Avec l'inauguration d'un nouveau chapitre politique en 2000 une nouvelle génération s'est manifestée, ayant comme intention nette de réclamer sa place dans la construction d'une scène culturelle qui reflète ses expériences et ses identités.

Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos du choix des invités du Festival et de ce que représente un tel événement comme lieu d'échange, de partage, de circulation des idées ?

Absente de la scène européenne pendant une longue décennie, la Serbie a acquis une image façonnée par la médiatisation extrême dans laquelle je ne me reconnais pas (c'est en partie la motivation de mon dernier film, de proposer un autre point de vue ou un autre aperçu de nos expériences vécues). Avec une situation à la frontière politique de l'Europe, il devient encore plus crucial de faire connaître la Serbie et d'essayer de ré-établir un pont qui changera les perceptions. Le fait que cette rencontre ait lieu grâce à l'art est pour moi la partie la plus stimulante. Cela permet des découvertes inattendues, des échanges de ressentis, des partages de vécus, cela crée un espace pour des relations plus étroites et des réflexions communes et peut, à mon avis, approfondir la compréhension de notre trajectoire.

Les invités du Festival représentent cette nouvelle force, le dynamisme des idées neuves.
Leur expression est indissociable de l'activisme politique et de la résistance qui défient les structures du pouvoir dans la Serbie d'aujourd'hui.
De Milena Bogavac, dont l'exploration de nouvelles formes théâtrales a galvanisé tout une génération de jeunes en quête d'une voix propre, les a encouragés à fouiller dans des zones douloureuses mais nécessaires, au duo Doplgenger dont le travail creuse et fait remonter à la surface des images de notre passé, apportant ainsi un commentaire politique incisif dans le domaine de l'art.
Des salles de musique les plus prestigieuses du monde (Carnegie Hall, etc) nous vient l'un des succès les plus marquants de la scène musicale contemporaine serbe, LP Duo, qui a construit sa réputation d'abord à l'international, interprétant les nouveaux classiques avec un souffle rock.
Son expression artistique a apporté à Dunja Jocić une renommée internationale dans le monde de la danse, démontrant la fluidité avec laquelle son travail franchit les frontières. En même temps, l'hommage à une génération d'artistes consacrés et célèbres nous fournit un contexte, nous aide à mesurer la distance parcourue, comme dans le cas de l'œuvre de Bora Ćosić. L'un des aspects les plus réjouissants de la programmation est selon moi qu'on y retrouve des artistes très connus d'un public français qui sera peut-être surpris de découvrir leurs origines serbes : qu'on y présente, par exemple, l'immense œuvre d'Enki Bilal et le travail de Danilo Kiš.

Vous accordez une large place dans vos films aux images d'archives, au travail de mémoire. D'une certaine façon, l'histoire récente de la Serbie, ses révolutions et nombreuses secousses, n'a-t-elle pas ensemencé l'ensemble de la production artistique du pays ? Y a-t-il selon vous une quête d'identité chez les artistes serbes aujourd'hui ?

En trente ans nous sommes passés du communisme à une période de nationalisme virulent suivie de tentatives de construction d'une démocratie. Ces turbulences politiques ont été caractérisées par des ruptures. Et chaque nouveau système abordait le passé de la même manière – effacer et oublier. Par conséquent, l'historiographie n'a jamais réussi à recoudre notre histoire. Le travail d'archive a pour moi une importance politique, dans la préservation et la réactivation de notre passé, principalement comme une invitation au dialogue avec les jeunes et les générations futures. Mon travail sur la mémoire est, je crois, une réponse à cette violence de l'oubli et à cette amnésie du récit. Un pays sans mémoire est en effet un pays sans identité, et dans le travail des artistes serbes je distingue clairement une quête dans ce sens ainsi qu'un rejet des catégories simplifiées ou des explications réductives.
Je crois que la production artistique émergeante de la Serbie d'aujourd'hui œuvre à construire des récits là où des ruptures se sont produites et à s'approprier des espaces d'où la mémoire a été anéantie.

**Vous avez choisi de présenter pour le Festival la performance « Belgrade Conférence : la naissance des non-alignés », référence à cet effort historique des pays du tiers-monde, rejoints par la Yougoslavie, à se constituer en une puissance à même de défendre des intérêts communs et de s'arracher à l'invisibilité sur une scène politique alors occupée par les affrontements entre Etats-Unis et URSS.
Que pouvons-nous apprendre du temps dans lequel nous vivons à partir de la lecture de cet épisode des années 1960 ?**

En Yougoslavie, les années 1960 ont été une période d'ouverture et de solidarité avec les mouvements progressistes de libération du monde entier.
La deuxième plus grosse manifestation de protestation suite à l'assassinat de Patrice Lumumba a eu lieu à Belgrade en 1961. La vision politique du Mouvement des non-alignés a été formée dans un monde qui était très divisé et aujourd'hui on retrouve des échos de cette même atmosphère.
Ce qui rend l'idée du Mouvement des non-alignés particulièrement pertinente de nos jours, c'est la croyance en l'existence d'une troisième voie.
Que nous ne sommes pas condamnés à un monde divisé et polarisé, qu'il existe un intérêt global commun pour la paix et l'égalité. Le projet a échoué tragiquement mais cela n'invalide pas ce rêve ni son importance aujourd'hui.

Suzanne Côté-Martin
Traduction de l'anglais Maria Cojocariu

2

ENKI BILAL GRAND INVITÉ D'HONNEUR

**Enki Bilal est auteur, dessinateur et réalisateur.
Né à Belgrade en 1951 de mère tchèque et d'un père bosniaque, qui fut maître tailleur personnel de Tito, il quitte la Yougoslavie pour la France à l'âge de dix ans. Son enfance à Belgrade, l'architecture de cette ville et, plus tard, la cicatrice des guerres, sont profondément inscrites dans son œuvre.**

En France, il découvre la bande dessinée et le cinéma. À vingt ans, il remporte avec *Le Bol maudit* un concours du magazine *Pilote*, qui publie en 1972 les épisodes de son premier album, *L'Appel des étoiles*. Après ses débuts avec le scénariste Pierre Christin (*Les Phalanges de l'Ordre Noir*, Partie de chasse), paraissent *La trilogie Nikopol*, *Le Cycle du Monstre* et *La trilogie du Coup de Sang*. Sa dernière série, *Bug* (actuellement en cours d'adaptation par France Télévisions), nous place face à notre addiction digitale et l'enjeu de la disparition de la mémoire. En dehors de son œuvre en bande dessinée, Enki Bilal, qui avait fait une première incursion dans le cinéma en dessinant les décors pour *La Vie est un roman* d'Alain Resnais, a scénarisé et réalisé trois longs métrages : *Bunker Palace Hôtel* (1989), *Tykho Moon* (1996) et *Immortel ad vitam* (2004), remixés en 2006 sous le titre de *Cinémonstre*. En outre, il a réalisé des scénographies pour le ballet, le théâtre, l'opéra, ainsi que pour de nombreuses expositions à travers le monde et des installations à la Biennale de Venise.

BELGRADE VUE PAR PHILIPPE BERTINCHAMPS

**Philippe Bertinchamps est co-rédacteur en chef au Courrier des Balkans et vit à Belgrade.
Il propose ici un autre regard sur la capitale, nous entraînant du côté de sa périphérie,
dans un faubourg sur le chemin de l'aéroport et du cimetière.**

Bientôt dix ans que j'habite là. Bežanijska Kosa est géologiquement situé sur une crête de loess, une ligne de roche gris jaunâtre, friable et poreuse, sur la rive gauche de la Save, à dix kilomètres à l'ouest du centre-ville. En serbe, *bežanija* signifie la fuite. Les premiers habitants s'y sont installés au début du XVIe siècle, après la chute du Despotat de Serbie et l'occupation ottomane. Au sens littéral, Bezanijska Kosa veut dire « la pente de la fuite ». Aujourd'hui, c'est un quartier résidentiel où des immeubles sans charme se sont agglomérés depuis une trentaine d'années autour des pavillons petits-bourgeois de la fin de l'époque socialiste. Les Belgradois s'aventurent rarement dans ce faubourg le long de l'autoroute en direction de l'aéroport... sauf pour aller au cimetière, l'un des plus vastes de la capitale.

Ce quartier a un centre : c'est le marché. Ici, pas de musée, de bibliothèque, de théâtre ou de cinéma. Mais de la viande, des volailles, du poisson et des montagnes de carottes, de tomates, de concombres et de choux. À toute heure du jour et de la nuit s'échappe des rôtissoires (*roštilj*) la fumée des grillades. À quelques pas de là se trouve un parc : terrains de mini-foot, de basket, jardin d'enfants. Les jeunes jouent au ballon, les vieux aux échecs, tandis que les mères causant entre elles en fumant des cigarettes surveillent la marmaille du coin de l'œil. Quand le vent se lève, ce vent du Danube qui balaie la plaine de Voïvodine, l'îlot de verdure se transforme, à cause des poubelles qui débordent, en décharge à ciel ouvert. Les rafales emportent sacs plastique, sachets de chips, morceaux de papier, bouts de carton, kleenex et vieux mégots.

Bežanijska Kosa est un quartier sans grand intérêt, plutôt moche et spirituellement vide. C'est peut-être pourquoi les deux criminels de guerre les plus recherchés des Balkans, Radovan Karadžić et Ratko Mladić, s'y sont « planqués » durant leur cavale. Le premier, longue barbe blanche au visage, était devenu expert en bioénergie. Tous les jours pendant trois ans, il se rendait à Bežanijska Kosa chez un guérisseur qui lui enseignait son « art ». Comme tout le monde, il faisait ses courses au marché, palpait l'orange et le citron... Le second, plus farouche, se terrait dans un immeuble réservé aux fonctionnaires de la police, à quelques centaines de mètres de là. Malgré une prime de dix millions d'euros, personne n'a jamais rien vu, rien entendu, rien dit. J'habite un quartier somme toute bien tranquille.

LIDIJA & SANJA BIZJAK EN CONCERT

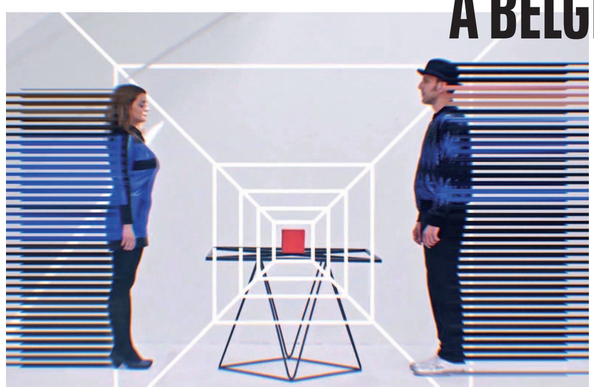
Derrière le duo célèbre, deux sœurs. Deux pianistes virtuoses. Nées à Belgrade, Lidija et Sanja Bizjak suivent, avec le décalage de leur âge, un même parcours. Formées par des professeurs parmi les meilleurs, à l'École de musique de Belgrade puis au Conservatoire national supérieur de Musique et de Danse de Paris, elles finissent toutes deux Premier prix de piano, avant de poursuivre aussi brillamment leurs cycles de perfectionnement respectifs et de cumuler à travers les concours les honneurs et les distinctions.

Leur carrière en tant que solistes est déjà bien lancée et leur a déjà apporté une renommée internationale lorsque, en 2002, elles décident de former un duo lors d'un concert à la Philharmonie de Belgrade. Lidija et Sanja deviennent alors, pour une presse spécialisée des plus élogieuses et un public conquis, « les sœurs Bizjak ». Qu'il s'agisse de concertos pour deux pianos ou d'une pièce pour piano à quatre mains, leurs interprétations étincèlent : « une finesse et une délicatesse à couper le souffle », s'enthousiasme Damian Thompson, dans *The Telegraph*- « on en reste KO », écrit Gilles Macassar, à propos de leur intégrale des œuvres pour piano à 4 mains de Stravinsky (label Mirare, classé ffff par *Telerama*). Le duo, seul ou avec orchestre, se produit à travers le monde : *le Carnaval des Animaux* de Saint-Saëns au Royal Albert Hall de Londres, les concertos pour deux pianos et orchestre de Mozart, à la Cité de la Musique, et de Poulenc, à Radio France, Le Sacre du printemps en Angleterre, en Australie, au Japon… Les sœurs Bizjak sont invitées au Musée d'Orsay, jouent à la Salle Gaveau, au festival de la Roque d'Anthéron, aux Folles journées de Nantes. En 2005, elles remportent deux prix spéciaux au prestigieux concours de duo de piano de l'ARD de Munich. À duo d'exception, concert exceptionnel : à ne pas rater, à l'église Saint-Germain-des-Prés.

3

- VEN. 29 NOV. 20H30

UN SOIR À BELGRADE.



4

■ **DANSE CONTEMPORAINE avec *The Resident***
Première en France pour la toute dernière création de la chorégraphe et réalisatrice **Dunja Jocić** : la digitalisation de la société mise en question à travers des performances hallucinantes et virtuoses d'une facture résolument contemporaine

■ **CONCERT POUR DEUX PIANOS HYBRIDES avec le LP Duo**
L'élégance du classique, la liberté du jazz et la force du rock & roll — **Carnegie Hall**

■ **BONUS** : ***Bird*** (2015), un COURT-MÉTRAGE de Dunja Jocić.

- JEU. 28 NOV. 19H30

À la MPAA Saint-Germain,

Réservations : reservation@mpaa.fr

01 46 34 68 58.

Tarifs : 15€, 10€, 5€

LA SERBIE LITTÉRAIRE EN TROIS ENTRETIENS

Gojko Lukić, vous avez traduit certains des plus grands auteurs contemporains serbes, David Albahari, Svetislav Basara, Vladan Matijević, Milorad Pavić, Goran Petrović, Aleksandar Tišma, entre autres. De quelles humeurs, de quoi est faite l'âme de la littérature serbe ? Martine Laval qualifiait dans *Télérama* la bande d'auteurs serbes invités à la médiathèque de Lomme « d'incorrigibles facétieux ». Je me souviens également d'un David Albahari mettant fin à un échange avec le public lors d'une rencontre parisienne sur ces mots : « D'autres questions ? Non ? Alors, peut-être avez-vous des réponses ? ». À quoi reconnaît-on un auteur serbe ?

L'âme de la littérature serbe est une superbe ratatouille faite de diverses aspirations poétiques, esthétiques et idéologiques, mais que certaines épices rendent unique. (Je me souviens de la journée pleine de facéties évoquée par Martine Laval.
La manifestation littéraire en question se tenait sous le chapiteau du Centre régional des arts du cirque de Lomme où, de temps à autre, aux voix des auteurs serbes invités se mêlait celle du coq de la ménagerie. Le volatile fut promptement considéré par les auteurs comme leur pair, Goran Petrović s'enquit de l'avenir du chantre emplumé, et le maire de Lomme promit solennellement que le complément *au vin* ne serait jamais accolé à ce coq-là).
Humour, ironie, dérision, autodérision, une bonne poignée de hardiesse intellectuelle, une louchée d'imaginaire déboutonné et quelques pincées de démesures, voilà les poivres et les piments de la revigorante ratatouille qu'est l'âme de la littérature serbe.
À quoi on reconnaît un auteur serbe ?
Au fait que son costume d'écrivain serbe craque aux coutures pour laisser respirer l'écrivain du monde qu'il est en réalité.

Vous êtes né en ex-Yougoslavie mais vous vivez en France depuis longtemps. Votre appréhension de la Serbie passe en grande partie par la connaissance de sa littérature. Avez-vous en écho aux bouleversements qu'a connu le pays constaté des changements, une évolution dans le roman, est-ce que les secousses de l'histoire se sont inscrites dans la forme même de ce dernier, ont eu un impact sur la façon d'écrire et de dire le monde ?

Il est vrai que de toutes les Serbies, c'est la Serbie littéraire que je préfère. J'ai même le sentiment que la littérature serbe est plus grande que la nation serbe.
Quant à savoir si les bouleversements des années quatre-vingt-dix ont chamboulé la poétique du roman serbe, je dirais que non. Ils ont changé beaucoup de choses, infligé d'infinies blessures, autant aux écrivains qu'aux analphabètes, ils ont enrichi la thématique de l'infamie autant dans la littérature que dans le silence des cœurs, mais n'ont pas révolutionné l'art du roman.
En fait, celui-ci n'avait pas cessé de faire ses révolutions depuis la mort précoce du réalisme socialiste, suite à la rupture de Tito avec Staline en 1948.
On ne peut pas en dérouler l'historique ici, mais, par exemple, Danilo Kiš à lui seul a été une de ces révolutions. C'est donc hautement évolué, en pleine maturité, que le roman serbe a accueilli la catastrophe. Contrairement à la politique, qui se trouvait dans une immaturité affligeante.

Comment en êtes-vous venu à la traduction ?

Imperceptiblement. Vivre dans deux langues et deux cultures très différentes me poussait à un jeu mental consistant à creuser sans cesse des passages entre ce qui s'affirmait de plus en plus comme les deux moitiés de moi-même.
Ainsi dédoublé, je traduisais une moitié de moi à mon autre moitié et à mon entourage du moment. De là à concevoir le désir de traduire une littérature que je connaissais bien dans une langue qui la connaissait peu, il n'y a eu qu'un petit pas de geisha à faire. Les circonstances favorables m'ont aidé à faire ce petit pas, puis beaucoup d'autres, si bien que je suis devenu une geisha accomplie.

Vous êtes également conseiller littéraire : nous vous devons en France la connaissance de nombreux auteurs serbes. Qu'est-ce qui motive vos choix ?

Tomber amoureux d'un livre, ou d'un auteur, reste le motif favori de mes choix, mais si l'on doit conseiller, on ne peut faire l'économie de nombreux paramètres plus objectifs. Et l'objectivité peut mener loin et nous éloigner de nos amours.
On peut à la fois ne pas aimer un livre, le trouver excellent et le conseiller. Ou alors aimer un livre, être convaincu qu'il n'a aucune chance de fonctionner dans la langue ou la culture d'arrivée et le déconseiller.
Quant au terme même de conseiller littéraire, c'est Yannick Guillou, chez Gallimard, qui le premier l'a appliqué à ma personne.
Depuis, ce titre a peu à peu pris place dans mon « cocorico vitae » et me fait toujours un peu rigoler. Ça fait si sérieux !

Goran Petrović, votre dernier livre traduit en français, *Tout ce que je sais du temps* (à paraître en octobre chez « Notabilia ») est un recueil de nouvelles qui, contrairement à vos romans, présente une perspective plus intimiste, plus proche de l'autobiographie, voire de l'autofiction. Pouvez-vous nous parler en quelques mots de ce recueil ?

Je suis ravi que, après quatre romans, les lecteurs français puissent découvrir mon travail sur les formes brèves. Il s'agit, parmi tous les choix possibles, de celui – excellent, au demeurant – du traducteur Gojko Lukić. Les nouvelles y sont disposées en quatre cycles, comme quatre mouvements d'une composition pour orchestre de chambre.
Et alors que pour une symphonie de nouvelles on doit réunir toute une philharmonie de moyens littéraires, concilier beaucoup de choses, jusqu'aux desiderata et à l'amour-propre de l'auteur, ici le nombre d'instruments littéraires est plus réduit, il n'y a pas de grandes visées, mais en revanche tout est plus proche, plus spontané, plus intime.
Une histoire brève semble se passer dans l'immédiat, en compagnie du lecteur imaginaire, il n'y a pas de rampe comme au théâtre, pas de scénographie compliquée, les costumes, ce sont nos vêtements de tous les jours, rien n'est hissé sur un podium, sur une chaire, il n'y a même pas celui dont la tâche est de diriger ou de mettre en scène.
(Il faut dire aussi qu'il n'y a pas non plus le « battage » qui accompagne la sortie d'un roman, celle des recueils de nouvelles est toujours plus modeste). Tout se passe, du moins je l'espère, comme s'il s'agissait d'une rencontre fortuite, où l'on engage une conversation, où l'on se fait des confidences… La littérature n'est que la forme écrite d'un des besoins humains fondamentaux, celui de parler aux autres, de leur raconter quelque chose, ainsi que de les entendre parler, de les écouter.

En 2006, commentant le fait que vous habitiez toujours la petite ville où vous êtes né, à 200 km de Belgrade, vous confiiez au journal *La Croix* : « Pendant longtemps, la seule solution, en Serbie, c'était de s'enfermer en soi-même. On s'y trouvait plus au large qu'au dehors, tant le dehors étouffait dans son histoire, dans ses regrets, dans ses rêves en déroute. Cela change, désormais. » Ce désir de porosité, de continuité d'un temps à l'autre, d'ouverture d'un lieu à un autre, de circulation entre rêve, réalité et fiction, est très inscrit dans vos livres. Ce sont, dans *Soixante neuf tiroirs*, des lecteurs qui se rencontrent *réellement* dans le temps et l'espace du livre qu'ils sont en train de lire ; ou encore, dans *Le Siège de l'église Saint-Sauveur*, un monastère suspendu entre terre et ciel dont les fenêtres s'ouvrent sur le passé, le présent et le futur. Est-ce que ce n'est pas l'œuvre de toute la littérature de faire sortir de soi et se dire en refermant un livre : « Cela a changé » ?

Les mots que vous citez me confirment dans l'idée que les écrivains ne devraient pas donner d'interviews. Oui, il est vrai que mon pays et le monde entier changent, mais pas en mieux. Notre civilisation est informée, mais a de moins en moins de connaissances…
Notre civilisation dispose de toutes sortes d'instruments qui permettent de situer avec précision la position des choses dans l'espace, mais on dirait que nous avons besoin non seulement d'« attester » au moyen des selfies notre présence en tel lieu, mais encore, par exemple, ce qui se trouve dans notre assiette, ce que chacun de nous s'apprête à manger… Nous n'avons jamais eu plus de facilités pour voyager, mais le gros du temps de nos voyages nous le dépensons à filmer ce que nous avons manqué de regarder avec attention…
On prétend que nous avons de plus en plus de possibilités de choix, mais ce simulacre de choix concerne de moins en moins l'essentiel…
Nous produisons d'abord l'acheteur, puis le produit…
Avec tout cela, le livre, lui aussi, hésite sur la question de savoir s'il est une construction de l'esprit humain, ou une simple maquette…

**On vous compare parfois à Borges, peut-être parce que vous avez été, comme lui, bibliothécaire, mais sans doute aussi parce que vous partagez avec lui certaines fascinations.
Y aurait-il, relié par quelque corridor dérobé, un lieu de passage entre la bibliothèque de Goran Petrović et celle de Borges ?**

Tous les livres écrits jusqu'à présent, qu'ils figurent sur les listes des livres les plus lus ou n'intéressent à tel point personne que même les bouquinistes n'en veulent plus, qu'ils soient dans les célèbres bibliothèques des métropoles ou oubliés sur l'étagère la plus basse d'une bibliothèque de village, tous les livres en toutes les langues, dans les vitrines des boulevards, dans les sacs à dos des jeunes, sur les tables de chevet anciennes, entre une assiette de soupe et le lecteur, sous un oreiller, et même ceux déposés dans des cimetières (il m'est arrivé de voir sur la tombe de Baudelaire un dictionnaire franco-polonais, que le vent feuilletait), tous les livres du monde – ne font qu'un. Ma grand-mère avait dans sa maison juste quelques livres, je me souviens de l'inévitable *Clef des songes*, mais aussi d'un petit volume, une sorte d'almanach, avec des conseils sur le temps des semailles et des récoltes, les jours de marché, les dates des foires, des fêtes de village et des grandes assemblées populaires dans toute la Serbie…
Ma grand-mère ne connaissait pas Rabelais, mais je me dis, peut-être à tort, que son almanach avait des liens avec *Gargantua et Pantagruel*.
De la même manière, il peut aussi y avoir un lien entre le grand et l'unique Borges et un certain Petrović. D'ailleurs, l'Argentine est bien au-delà de l'océan, mais le *Jardin aux sentiers qui bifurquent* se trouve dans ma chambre, dans la bibliothèque à droite de mon bureau, sur le cinquième rayonnage en partant du bas, à la sixième place dans la rangée, tout près de Gogol, pas loin de *Cent ans de solitude*, de *Terra nostra*, de *Marelle*…
Qui pense qu'il s'agit ici de l'inventaire d'une modeste bibliothèque personnelle – se trompe. C'est de l'anatomie du corps et de l'âme humains que l'on parle, de la plus précise des géographies de la terre, et peut-être même du summum de l'astronomie.

Svetislav Basara, le héros du *Cœur de la terre*, votre dernier roman traduit en français, est Friedrich Nietzsche. Qu'est-ce qui vous a poussé à augmenter sa biographie de trois mois imaginaires ? Qu'aviez-vous envie d'ajouter, de corriger, d'éclairer, ou peut-être de soustraire, de flouter, d'ébranler dans le phénomène appelé Nietzsche ?

Bien que je ne sois pas un adepte de la philosophie de Nietzsche, je suis toujours fasciné par sa biographie, et surtout par son style ; dommage qu'il ait écrit des traités philosophiques et non pas des romans.
Pourquoi ai-je mené Nietzsche à Chypre ?
Parce qu'il n'y était pas à sa place.
C'est justement pourquoi il était mieux là, même si, étant mort depuis longtemps, il ne pouvait le savoir. Nietzsche à Florence, c'est un lieu commun, Nietzsche à Londres — plus encore, mais il n'y est pour rien, on a accolé à son nom tant d'étiquettes paraphilosophiques et parapolitiques que sous l'épaisseur de toutes leurs couches on ne voit plus Nietzsche, ce à quoi sa propre sœur a contribué.
Comme il n'a jamais été à Chypre — ni désiré y être — il pouvait y faire ce que je croyais qu'il y aurait fait, et écrire ce que j'ai écrit à sa place.

Vous conviez souvent dans vos œuvres des personnages historiques réels. On peut y rencontrer Andreotti, Atatürk, François-Ferdinand d'Autriche, Dostoïevski, Wagner, Staline, Lou Salomé et bien d'autres. Il y en a dont la présence est pour ainsi dire récurrente : Freud et Nietzsche. Vous n'en finissez pas de régler vos comptes avec ces deux-là ?

Pourquoi inventer des personnages de roman quand la prétendue Histoire en est pleine.
Il suffit de les placer dans des circonstances fantastiques et, par automatisme, ils se conduiront comme ils le feraient si ces circonstances étaient réelles.
Pour moi, par exemple, Staline et Atatürk sont bien plus pittoresques que Mme Bovary.
Imaginez l'homme qui serait capable d'obliger en vingt-quatre heures les Français à abandonner l'alphabet latin pour se servir de l'écriture arabe.
Il y a beaucoup de ressemblance entre Atatürk et Nietzsche, entre Staline et Céline.
En fait, je ne règle pas du tout mes comptes avec les messieurs mentionnés plus haut, mais je me sers d'eux pour régler mes comptes avec moi même.

Comment voyez-vous l'état actuel du monde ?

Comme une époque où s'est pour ainsi dire perdue toute différence entre gens honorables et canailles, entre grands artistes et illusionnistes de foire. En termes médicaux, la pression systolique et la pression diastolique du monde sont presque à égalité.

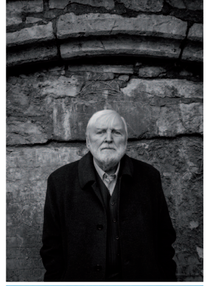
Y a-t-il un salut pour l'homme ?

Oh, oui. Bien sûr. Tout ceci — et c'est pas mal de choses — existe pour être sauvé.
Ce sera un processus long et douloureux, mais, on le sait, aller chez le dentiste aussi est douloureux.
René Girard le voit ainsi : le Logos vient quand tout semble perdu, quand on croit qu'il est trop tard.
D'évidence, il n'est pas encore trop tard, bien que tout paraisse perdu.

Nous aurons le plaisir de vous voir à Paris au mois de novembre lors du festival *Un Week-end à l'Est*, qui, après Varsovie, Kiev et Budapest, sera consacré cette année à Belgrade. Comment caractériseriez-vous la capitale de votre pays ?

Comme un mix architectural et culturel de Nietzsche et de Bouvard et Pécuchet.
Ça vaut tout de même le coup d'œil.

Suzanne Côté-Martin



1-Bora Ćosić

2-Aurélien Bellanger

3-Julia Deck

4-Alberto Manguel

5-Goran Petrović

6-Mira Popović

7-Emmanuel Ruben

8-Svetislav Basara

Les écrivains présents à cette édition Belgrade : **Svetislav Basara** (*Le Cœur de la Terre*, traduction de Gojko Lukić, Noir sur blanc, « Notabilia », 2016) / **Aurélien Bellanger** (*Le continent de la douceur*, Gallimard, « Blanche », 2019) / **Bora Ćosić** (*Le rôle de ma famille dans la révolution mondiale*, 1969 ; traduction de Mireille Robin, Robert Laffont, 1995) / **Julia Deck** (*Propriété privée*, Éditions de Minuit, 2019) / **Alberto Manguel** (*Je remballe ma bibliothèque. Une élégie et quelques digressions*, traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf, Actes Sud, 2018) / **Goran Petrović** (*Tout ce que je sais du temps*, traduction de Gojko Lukić, Noir sur blanc, « Notabilia », 2019) / **Mira Popović** (*D'une terrasse à l'autre*, traduction de Gojko Lukić, Éditions Viviane Hamy, 2012) / **Emmanuel Ruben** (*Sur la route du Danube*, Rivages, 2019)

IVO ANDRIĆ ET DANILO KIŠ : DEUX GÉANTS INCONTOURNABLES À REDÉCOUVRIR

Pascale Delpech est traductrice et a également dirigé le Centre culturel français de Belgrade. Elle propose ici un portrait des deux plus célèbres écrivains de langue serbo-croate, dont les œuvres puissantes les situent parmi les grands écrivains du monde.

Ivo Andrić (Travnik, Bosnie 1892 – Belgrade 1975) et Danilo Kiš (Subotica, Voïvodine 1935 – Paris 1989) sont deux écrivains majeurs du XXe siècle européen, qui ont joué un rôle essentiel dans leur pays, la Yougoslavie. Ils sont traduits tous deux dans une trentaine de langues, dont le français pour l'ensemble de leur œuvre.
Ivo Andrić, prix Nobel de littérature en 1961, prit dans sa jeunesse une part active au mouvement national yougoslave, connut la prison et l'exil. Après une carrière de diplomate, il se consacra à partir de 1945 à l'écriture. Député un temps à l'Assemblée nationale de la République populaire de Bosnie-Herzégovine, il fut l'un des personnages clés de son époque. Andrić est un moraliste, féru aussi bien de Joubert et de Kierkegaard que de Guichardin, Machiavel ou du mystique Léon Bloy. « Sa démarche était digne, écrit Predrag Matvejević, il allait droit et mesuré, ne trahissant ni sa propre inquiétude ni son effort ». Dans ses romans (*La chronique de Travnik*, *Le pont sur la Drina*, *La cour Maudite* et autres) et dans ses nombreuses et magistrales nouvelles (dont *Titanic et autres contes juifs*, *Mara la courtisane*, *Le pont sur la Žepa*, *Au temps d'Anika*), il donne vie à la sombre terre de Bosnie où se heurtent le Levant et le christianisme, où vivent en une symbiose forcée les chrétiens des Balkans et les envahisseurs ottomans. À l'affût du genre humain, il écrivit : « Aussi loin que je remonte dans ma conscience, le visage humain représente pour moi la parcelle la plus lumineuse du monde qui m'entoure ». Portraitiste raffiné et d'une grande force, on retiendra particulièrement ses portraits de femmes : jeunes esclaves aux mains de despotes lubriques, courtisanes, beautés perverties, entremetteuses, mères auxquelles on arrache leurs enfants. Dans des scènes de violence dignes de Goya, il fait le tableau cruel et fidèle d'une époque.
Danilo Kiš est né en 1935 à Subotica, ville de l'ex-Yougoslavie à la frontière de la Hongrie, d'un père juif hongrois et d'une mère monténégrine. Il passe son enfance en Voïvodine et en Hongrie, avant d'être rapatrié au Monténégro avec sa mère et sa sœur, après la disparition de son père à Auschwitz. Il a été étudiant à Belgrade où il s'installe ensuite. Il a passé les dix dernières années de sa vie à Paris où il est mort en 1989. « De tous les grands écrivains vivant à Paris dans les années 80, il était le plus invisible », écrit Kundera.
Il a écrit des romans (*Le cirque de famille*, trilogie d'inspiration autobiographique), des nouvelles (*Un tombeau pour Boris Davidovitch, Encyclopédie des morts*) des essais, des textes dramatiques ; il a également traduit les plus grands poètes russes, hongrois et français. Kiš a enseigné le serbo-croate dans les universités de Strasbourg, Bordeaux et Lille. Sa biographie, écrite par Mark Thompson, est sortie aux USA en 2014. Son œuvre fictionnelle se concentre avant tout sur les deux totalitarismes du XXe siècle : le nazisme (à travers le personnage de son père et ses souvenirs d'enfance, il évoque la disparition de la communauté juive d'Europe centrale) et le stalinisme. La virtuosité de ses entreprises formelles en a fait un auteur particulièrement prisé des écrivains.
Joseph Brodsky a écrit que la phrase de Kiš « a la texture d'un poème. Si l'on traduisait Rimbaud ou Baudelaire en serbo-croate, on aurait du Danilo Kiš ». Ajoutant qu'il avait « un esprit éthique. Une esthétique éthique. Il était incroyablement spirituel et intelligent. Il avait un goût parfait, et un instinct remarquable pour les mots justes ». Guy Scarpetta note sa capacité à traiter des thèmes aussi tragiques que le sort des victimes du nazisme ou du stalinisme sans jamais sombrer dans le pathos et même, par un véritable tour de force, sans que l'ironie perde jamais ses droits. Esprit libre et indépendant, il a été l'objet d'attaques dans son pays dans les années 80 ; son essai polémique *La leçon d'anatomie* (Fayard, 1993) traite de ces événements qui ont abouti à un procès, « la plus grande affaire littéraire de l'après-guerre en Yougoslavie ».
S'ils ont longtemps vécu à Belgrade, Ivo Andrić et Danilo Kiš se revendiquaient yougoslaves, mais leur œuvre inspirée de leur intelligence du monde contemporain et de leur complexe histoire personnelle les situe bien au-delà.

Pascale Delpech

DANI BOLA I PONOSA / JOURS DE DOULEUR ET DE FIERTÉ

UNE SÉRIE DE PHOTOS DE GORANKA MATIĆ

1

DU 27 NOV. AU 2 DÉC.

Goranka Matić est née à Maribor, en Slovénie, en 1949, et a étudié l'histoire de l'art à la Faculté de philosophie de Belgrade. Photographe-culte de la scène artistique belgradoise des années 80, elle revient, sensible aux bouleversements qui secouent le pays, à l'actualité politique dès la décennie suivante, couvrant les manifestations pour *Vreme*, *Politika*, puis pour la chaîne publique de radio et de télévision serbe. Son travail, qui va de l'intimité à la conscience sociale et à l'engagement social, constitue un témoignage précieux sur les hommes, l'époque et le territoire.

Le 4 mai 1980 et les jours qui suivent sont de deuil national : le Maréchal Tito est mort. Mais celui qui dirigea pendant trente-cinq ans la République fédérale socialiste de Yougoslavie demeurera encore bien longtemps dans la mémoire collective. Pour lors, en ce mois de mai 1980, le traditionnel portrait officiel du « président à vie », désormais garni d'un ruban noir, continue, lui, d'occuper son coin dans toutes les vitrines commerçantes de Belgrade : Tito parmi les étals de fruits, les coupes de viande, les miches de pain, la dentelle blanche des robes de mariées, les jouets pour bébés. Le contraste entre ce portrait d'un mort déjà historique dans son arrangement de style socialiste, enrubanné, multiplié, omniprésent, et son immixtion dans la vie la plus ordinaire, sa présence détonante parmi les marchandises hétéroclites offertes aux yeux des passants, n'échappe pas à Goranka Matić. Spontanément, la main saisit l'appareil. Ce jour-là marque pour elle le début d'une longue carrière vouée à la photographie. Cela donnera une série intitulée *Dani bola i ponosa, Jours de douleur et de fierté*, une trentaine de photos. La série, emblématique de son travail, sera exposée du 27 novembre au 2 décembre à l'Espace des femmes – Antoinette Fouque.

COUP DE THÉÂTRE AUX BEAUX-ARTS

**Milena Minja Bogavac met en scène une « Performance théâtrale déambulatoire » aux Beaux-Arts de Paris, avec le concours des étudiants.
Une occasion unique de découvrir ce théâtre qui redresse et revigore dans l'enceinte de l'une des institutions les plus emblématiques de Paris.**

Milena Minja Bogavac (1982, Belgrade) est dramaturge, metteure en scène, scénariste, poète et activiste culturelle. Actuellement directrice générale du Théâtre de Šabac, elle voit dans le théâtre le plus puissant des outils d'émancipation sociale. *La situation dans la société est si sombre que je ne crois plus au théâtre qui dispense des gifles proverbiales. Le temps est venu pour des pièces qui nous apprendront à «marcher», à garder la tête haute, à être joyeux et à croire. Nous avons besoin d'un théâtre qui nous aidera à retrouver notre dignité.* Ses pièces, entrées dans les anthologies du théâtre contemporain, traduites dans plusieurs langues et plusieurs fois primées, sont jouées dans de nombreux théâtres serbes et européens, ainsi que dans de prestigieux festivals internationaux. Débordante d'énergie et de créativité, Milena Minja Bogavac est également auteure de deux recueils de poésie, d'un recueil de nouvelles, d'un roman et de chansons pour des groupes de la scène musicale pop de Belgrade et de scénarios de films, courts-métrages et séries télévisées. Ses créations, détonantes et galvanisantes, mêlant théâtre, vidéo et musique live, abordent les questions d'identité tout en faisant ressortir l'absurdité des divisions nationales au XXIe siècle.

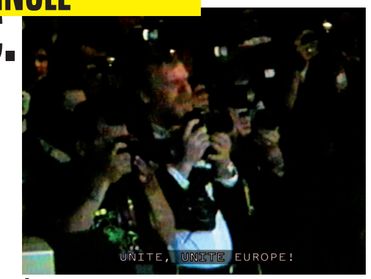
**Les Beaux-Arts de Paris ouvriront leurs portes à l'initiative de son directeur, Jean de Loisy, à une performance de Milena Minja Bogavac.
Armelle Pradalier, que peut apporter le regard d'une telle artiste à ce lieu, aux étudiants, au public ?**

Les Beaux-Arts de Paris sont un lieu de création, un lieu d'expérimentation où plusieurs expressions se rencontrent. Ce site historique, que de nombreux artistes, personnes et temporalités ont traversé se veut encore davantage aujourd'hui un terrain d'accueil des écritures contemporaines.
Auteure dramatique, poète, scénariste, Milena Minja Bogavac, invitée par Un week-end à l'Est, a engagé un dialogue avec un groupe d'étudiants des Beaux-Arts pour une création originale qui sera présentée comme un parcours, une traduction de leur expérience des lieux. Cette collaboration est la première forme donnée à notre volonté d'aborder le site des Beaux-Arts, dans une lecture contemporaine, comme une pérégrination orale et collective.

Armelle Pradalier
Responsable publics et médiation

DU 6 AU 21 DÉC. DÉCONSTRUIRE, DISENT-ILS

ANNULÉ



2

« Doplgenger » est la traduction serbe de « Doppelgänger », qui désigne en allemand la figure du double. Ce double non sans malice s'applique ici à extraire des images charriées par le flux médiatique la part de refoulé dans la mémoire collective.

Doplgenger est un duo d'artistes composé d'Isidora Ilić et Boško Prostran, deux vidéastes originaires de Belgrade. « Fragments untitled » (« Fragments sans titre ») constitue une série d'œuvres traitant de la politique des images médiatiques ayant participé à la création du récit historique de la Yougoslavie pendant la période 1980-2000. L'analyse et la déconstruction de ces fragments, qu'il s'agisse d'un discours de Slobodan Milošević, d'un télé-feuilleton yougoslave ou du concours Eurovision 1990 qui s'est tenu à Zagreb, permet, en les restituant à leur contexte d'émergence, de faire apparaître les mécanismes à l'œuvre derrière leurs utilisations au moment où l'espace yougoslave est déchiré par une profonde rupture identitaire. « Fragments untitled », à voir du 6 au 21 décembre à la galerie Folia, avec la série « Cicatrice », du photographe **Patrick Tourneboeuf**, sur le mur de Berlin.

Rendez-vous à la galerie Folia le samedi 30 novembre, à 15h, pour une rencontre avec les trois artistes.

BONS BAISERS DEPUIS LA GUERRE

« C'était étrange pour moi car je vivais au quotidien la réalité de la guerre, avec tout ce que cela entraîne et, en même temps j'étais édité aux États-Unis. J'ai passé toutes ces années, terré chez moi à Pančevo, tout en publiant à l'autre bout du monde chez Fantagraphics, tandis que mes livres étaient ensuite publiés en Europe avant d'être traduits finalement dans mon pays » — Aleksandar Zograf (propos recueillis par Didier Pasamonik pour Actua BD)

Aleksandar Zograf (1963) est le plus célèbre des dessinateurs serbes. Son travail a été édité au Canada par Drawn & Quaterly, aux États-Unis par Fantagraphics Books et en France par L'Association. *E-mails de Pančevo* (L'Association, 1999), *Bon baisers de Serbie* (L'Association, coll. « Mimolette », 2000) et *Vestiges du Monde* (L'Association, 2008) constituent un témoignage sur la vie en Serbie pendant les guerres ayant déchiré l'ex- Yougoslavie. Soucieux de rendre compte de son temps, il a publié plus récemment ses *Migrant's stories* dans diverses revues et journaux à travers le monde.

La mairie du 6e arrondissement exposera pendant toute la durée du Festival plusieurs planches d'Aleksandar Zograf, que le public est convié à venir rencontrer lors d'une spéciale BD en compagnie de la dessinatrice Zeina Abirached (Beyrouth, 1981), dont les albums, *[Beyrouth] Catharsis, 38 rue Youssef Semaani* (Cambourakis 2006), *Le piano oriental* (Casterman, 2015), sont eux aussi hantés par la guerre, tandis que *Prendre refuge*, son dernier roman graphique coécrit avec Mathias Enard (Casterman, 2018), explore à la fois le thème de la guerre et celui des réfugiés à travers le récit de deux histoires d'amour.

« Face à l'histoire », une rencontre avec Aleksandar Zograf, en partenariat avec Lyon BD Festival, le jeudi 28 novembre à 18h, à la bibliothèque André Malraux.

DU 27 NOV.

3

AU 2 DÉC.

BELGRADE AU CINÉMA

**BELGRADE EST À L'HONNEUR AU CHRISTINE CINÉMA CLUB.
Deux longs documentaires passionnants de Mila Turajlić, marraine du Festival, dont *Cinema Komunisto* (2010) sur les studios Avala Films, sorte d'Hollywood de l'Est crée par Tito à des fins de propagande et pour l'édification du mythe national ; une soirée exceptionnelle avec Enki Bilal autour de la projection de son *Cinémonstre* (2006) ; des films d'aujourd'hui, avec *Stitches* (2019), un drame psychologique de Miroslav Terzić, et *Ivana the Terrible*, de Ivana Mladenović (2019), une « comédie mordante et acide » en forme de docu-fiction; des films cultes, avec *Underground* (1995), d'Emir Kusturica, et d'autres à découvrir comme *Circles* (2014), de Srdan Golubović, sur les stigmates laissées par les guerres qui ont déchiré l'ex-Yougoslavie. Toute la programmation en ligne, avec des inédits en France et des classiques, pour un vaste panorama du cinéma en Serbie.**

BELGRADE, L'EFFERVESCENCE CULTURELLE COMME REFUGE

ODÉON - LUN. 2 DEC. 20H

1

Belgrade, longtemps carrefour entre l'Orient et l'Occident, près de sept mille ans d'histoire. La « ville blanche », si souvent meurtrie, bombardée, détruite, a su se relever de ses deuils : elle est aujourd'hui non seulement le centre économique, mais aussi culturel de la Serbie. Avec ses théâtres, sa bibliothèque nationale, ses musées, ses centres culturels et ses nombreux festivals internationaux, elle s'affirme comme le foyer bouillonnant du renouveau artistique. Pour clore le Festival, avec le dessinateur **Enki Bilal,** les écrivains **Alberto Manguel** et **Goran Petrović** et la cinéaste **Mila Turajlić**, une grande discussion autour de **« Belgrade, l'effervescence culturelle comme refuge »**.
Animée par **Sandrine Treiner**, écrivaine et directrice de *France Culture*.

Odéon-Théâtre de l'Europe (Grande salle),
Gratuit / réservations nécessaires : 01 44 85 40 40

LES LIEUX DU FESTIVAL

—1—
LIBRAIRIE POLONAISE
123, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

—2—
MPAA
4, rue Félibien, 75006 PARIS

—3—
GALERIE FOLIA
13, rue de l'Abbaye, 75006 Paris

—4—
CHRISTINE CINÉMA CLUB
4, rue Christine, 75006 Paris

—5—
MAIRIE DU 6e
78, rue Bonaparte, 75006 PARIS

—6—
ÉGLISE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
3, Place Saint-Germain des Prés, 75006 Paris

—7—
ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE
place de l'Odéon, 75006 Paris

—8—
LIBRAIRIE L'ÉCUME DES PAGES
174, Boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

—9—
ESPACE DES FEMMES – ANTOINETTE FOUQUE
35, rue Jacob, 75006 Paris

—10—
LES BEAUX-ARTS DE PARIS
14, rue Bonaparte, 75006 Paris

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE PARIS-MALAQUAIS
14, rue Bonaparte, 75006 Paris

—11—
BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ MALRAUX
112, rue de Rennes, 75006 Paris

—12—
REID HALL
Columbia Global Centers | Paris
4, rue de Chevreuse, 75006 Paris

En collaboration avec :

Partenariat médias :

En partenariat avec :

Pour être tenu au courant de tous nos événements, inscrivez-vous à notre newsletter.
Suivez-nous sur Facebook et Twitter
contact@weekendalest.com
http://weekendalest.com/

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES
P.2 P.3 : 1 - © Larry busacca / 2 - © @ Hannah Assouline / 3-© Marco Boggreve / 4- DR
P.4 P.5 : 1 - © Dirk Skiba / 2 - © Francesca Mantovani / 3 - © Hélène Bamberger / 4 - DR / 5 - © DR / 6 - © DR / 7 - © Louis-Monier / 8 - © DR
P.6 P.7: 1 - © goronka_matic / 2 - © Doplgenger / 3 - © Zograf
P.8 : 1 - © Doplgenger

Graphiste / Maquettiste : © Frédéric Rauzy
Illustration couverture : © Nina Batinica
Logotype : © Paprika